



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

COMMERCE
SPIRITUEL MALSAIN



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

UN COMMERCE SPIRITUEL MALSAIN

Sermon prêché le 10 janvier 1869,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Les voies des méchants	3
2. Les voies de l'homme impie	6
3. Les personnes extérieurement religieuses	7
4. Les voies du professant avare	8
5. Les voies du professeur de religion mondain	10
6. À tous les professants	10
7. Les voies de l'homme trompé	12

Un commerce spirituel malsain

« Toutes les voies de l'homme sont pures à ses yeux ; mais celui qui pèse les esprits, c'est l'Éternel » (Pr 16.2).

Au cours des deux dernières années, certaines des plus notables réputations commerciales ont été irrémédiablement détruites. Des hommes, dans le grand monde du négoce, auxquels on confiait des centaines de milliers de livres, autour du caractère desquels ne flottait aucun nuage de soupçon, pas même l'ombre d'un doute, se sont révélés téméraires au mépris de l'honnêteté et dépourvus de principes. L'épreuve de feu a été trop forte pour le bois, le foin et le chaume de plus d'une firme gigantesque. Des maisons de commerce qui paraissaient fondées sur le roc, et tenir aussi fermement que l'État anglais lui-même, ont été ébranlées jusque dans leurs fondements et se sont affaissées avec un fracas prodigieux : de tous côtés nous voyons les épaves de grandes réputations et de fortunes colossales. Il y a des lamentations dans les palais de l'illusion, et la désolation dans les salles de la feinte. Les bulles éclatent, les baudruches se dégonflent, la peinture se lézarde, la dorure s'écaille. Il est probable que nous en verrons encore davantage, de nouvelles révélations d'une richesse apparente qui recouvrait l'insolvabilité, comme un riche papier peut couvrir un mur de boue ; des combinaisons astucieuses qui ont dupé le public par des bénéfices jamais réalisés, et l'ont tenté d'avancer vers des spéculations plus profondes, comme le mirage du désert se moque du voyageur. Nous avons vu, dans les feuilles publiques, mois après mois, de fraîches découvertes des méthodes de financement adoptées par la scélératesse de cet âge présent, pour accomplir le vol respectablement, et consommer le crime avec honneur. Nous avons été stupéfaits et saisis d'étonnement devant les viles ruses et les expédients sans honte auxquels des hommes d'éminence ont daigné descendre. Et pourtant nous avons été contraints d'entendre des justifications de fraudes gigantesques, et même contraints de croire que leurs auteurs ne se considéraient pas comme agissant de manière déshonorante, leurs succès antérieurs, et l'état abâtardi de la moralité, les ayant ensemble bercés dans une condition où la conscience, si elle n'était pas morte, dormait profondément. Je dis que nous aurons probablement encore à voir de cette école de la malhonnêteté ; mais c'est grand dommage que nous dussions le faire — et tout à fait superflu — car tout le métier de la finance peut désormais être étudié par l'élève diligent, avec des modèles et des exemples vivants en surabondance pour illustrer chaque parcelle de l'art. Certaines époques ont excellé dans la science, d'autres dans l'art, d'autres encore dans la guerre ; mais la nôtre surpasse toutes les autres quant à l'habileté de ses fripons : c'est la période classique de la chicane, l'âge d'or de la fraude. Qu'un homme ait un cœur vil, une conscience cautérisée, et une parole insinuante, qu'il se résolve à dépouiller le public de millions, il

n'a nul besoin de voyager pour apprendre la méthode la plus prompte ; il peut trouver des exemples tout près de lui, parmi ceux qui font haute profession et parmi les grands de la terre.

Mes frères, ces bruits de tours qui s'écroulent à droite, ces sons de créneaux qui s'effritent à gauche, ces cris de naufragés tout le long des côtes du commerce, n'ont pas seulement éveillé en moi bien des pensées touchant ces choses elles-mêmes et la pourriture de la société moderne, mais ils m'ont fait méditer sur des catastrophes semblables, survenant sans cesse dans le monde spirituel. Non consignés dans les journaux, et non pleurés par les hommes régénérés, il est des faillites, des fraudes et des banqueroutes d'âmes dont il est horrible de seulement penser. Il existe un négoce spirituel aussi prétentieux, et apparemment aussi prospère, que votre vantée jonglerie de la responsabilité limitée, mais en réalité tout aussi pourri et tout aussi certain de finir en un renversement sans espoir. La spéculation est un vice spirituel aussi bien que commercial — le négoce sans capital est chose commune dans le monde religieux, et la fanfaronnade et la tromperie sont les pratiques de tous les jours. Le monde extérieur est toujours représentatif de l'intérieur ; la vie qui fourmille autour de la Bourse illustre celle qui se rassemble au sein de l'Église ; et si nos yeux étaient ouverts et nos oreilles rendues capables d'entendre, les scènes et les sons du monde spirituel nous intéresseraient bien davantage et nous attristeraient plus profondément que ces affaires qui commencent dans la salle du conseil d'administration et finissent nous ne savons où. Nous verrions en ce moment des fortunes religieuses colossales se fondre en une abjecte pauvreté spirituelle. Nous verrions des grands professants, fort révéérés et tenus en estime, être conduits à la honte et à l'opprobre éternel. Nous verrions ceux qui sont riches en choses divines, et que les hommes ont imprudemment confiés comme guides et conseillers quant aux plus chers intérêts de leurs âmes, démasqués et prouvés trompeurs de part en part. Il me semble, à cet instant, jeter un coup d'œil dans le monde des choses spirituelles, et je vois plus d'une tour de Babel chancelante et prête à tomber ; plus d'un bel arbre pourrissant au cœur ; plus d'une joue fleurie minée par la maladie. Oui, un son parvient à mon oreille : des hommes dans l'Église, apparemment riches et enrichis, qui sont nus, pauvres et misérables, et des grands hommes dont les hautaines gloires ne sont qu'une fleur qui se fane. Il y en a toujours eu, il y en a beaucoup maintenant, et il y en aura jusqu'à la fin.

La race des séducteurs ne cessera point de se renforcer, puisque le texte nous dit que toutes les voies de l'homme sont pures à ses propres yeux ; il est dans la nature humaine une propension qui porte les hommes, alors même qu'ils sont au plus grand tort, à se juger au plus grand droit. Le texte, en même temps, suggère l'effroyable conclusion à laquelle aboutira infailliblement toute illusion de soi, car le jugement que l'homme porte sur lui-même n'est point définitif, et il vient un jour où le Seigneur qui pèse les esprits renversera l'arrêt d'une conscience parjure, et fera que l'homme ne se tienne plus dans la fausse lumière que sa présomption a projetée autour de lui, mais dans la vraie lumière, où toute sa gloire imaginaire s'évanouira comme un songe.

Voyageant il y a quelque temps sur un bateau à vapeur en fer vers le Continent, le capitaine me dit que la boussole était loin d'être digne de confiance là où tant de fer se trouvait de tous côtés, et que parfois, alors qu'à sa connaissance il avait gouverné correctement, il s'était trouvé bien sensiblement hors de sa route. Bien que la boussole

fût fixée en hauteur afin d'être autant que possible hors de la zone de l'attraction métallique, néanmoins la déviation et les aberrations, dans le cas de sa propre boussole, avaient été parfois des plus remarquables. De même, notre conscience, à l'origine, telle qu'elle sortit de la main de Dieu, fut sans doute un étalon extrêmement exact du bien et du mal, et si nous avons navigué selon elle, nous aurions bien certainement atteint le havre en sûreté ; mais la conscience est maintenant placée en rapport avec une nature dépravée qui en interdit le fonctionnement exact. Or, si les lois de la nature consentaient à varier pour compenser ses défauts lorsque la boussole se trompe, les aberrations importeraient peu ; mais si l'homme est égaré par l'aiguille pervertie, il peut se trouver inopinément sur un écueil, et sera aussi sûrement naufragé que si le timonier avait négligé la boussole tout à fait. De même, si la loi de Dieu pouvait être façonnée pour accommoder les erreurs de notre jugement, cela importerait peu ; mais les lois de Dieu demeurent sévèrement et inflexiblement les mêmes, et si nous nous écartons de la droite voie par ce faux jugement qui est le nôtre, nous n'en serons pas moins coupables, et nous ne trouverons pas notre sort moins terrible. C'est pourquoi j'aborde cette affaire avec une plus grande véhémence et un zèle plus pressant ce matin, pour votre bien, et avec un esprit plus contrit et plus humble pour ce qui me concerne, désirant m'entretenir avec diverses classes parmi vous, vous exhortant à ne point vous laisser tellement flatter par vos propres conceptions de votre position que vous sortiez du cours où vous devriez gouverner ; vous suppliant de vous souvenir que, si bien que vous puissiez vous cajoler vous-mêmes de l'idée que votre voie est droite et claire, toutefois le jour inévitable du jugement viendra mettre fin à toutes les illusions, si agréables soient-elles. Marchands spirituels, je m'adresse à vous en ce jour, vous rappelant la grande reddition de comptes qui se hâte, et vous avertissant de peur que vous ne fassiez quelque temps bonne figure, pour, à la fin, tomber avec fracas. Je suis certain qu'il se fait au-dehors bien des trafics spirituels frelatés, et, afin de vous en préserver, je prie le Saint-Esprit de m'aider à parler avec franchise et avec pénétration ce matin.

Selon que Dieu m'assistera, je me propose d'adresser le texte à différentes catégories de personnes. Nous nous efforcerons d'être pratiques tout au long du sermon, et de faire pénétrer, avec une grande instance, la vérité vitale dans la conscience de chacun.

1. Les voies des méchants

Les voies des méchants déclarés sont pures à leurs propres yeux, mais l'Éternel pèsera leurs esprits.

À première vue, cette affirmation paraît téméraire. L'ivrogne, le blasphémateur, le profanateur du sabbat, se peut-il que ces gens soient justes à leurs propres yeux ? Salomon fut un profond observateur de la nature humaine, et lorsqu'il traça cette sentence, soyez assurés qu'il savait ce qu'il écrivait. Ceux qui connaissent le mieux le genre humain vous diront que la justice propre n'est pas le péché particulier des vertueux, mais, fait des plus remarquables, qu'elle fleurit le mieux là où il semble y avoir le moins de terrain pour elle. Ces hommes qui, au jugement de leurs semblables, n'ont à l'évidence aucune justice dont ils puissent se glorifier, sont précisément ceux qui, lorsque vous venez à sonder les profondeurs de leur être, s'appuient sur une bonté imaginaire dont ils rêvent

et sur laquelle ils se reposent. Prenez un instant les immoraux manifestes et commencez à parler avec eux de leurs péchés, vous découvrirez qu'ils ont coutume de désigner leurs fautes par des noms bien différents de ceux qu'emploieraient l'Écriture et la saine raison. Ils n'appellent pas l'ivrognerie « ivrognerie » ; c'est « prendre un verre ». Ils ne défendraient pas un instant le blasphème éhonté ; mais c'est « une forte expression qu'il faut bien employer si l'on veut avancer », ou « laisser échapper quelque vilain mot, parce qu'on était si agacé ». Ils déguisent le vice en plaisir ; ils baptisent leur impureté « gaieté », leur ordure « légèreté d'esprit ». Ils parlent de leurs péchés comme s'ils n'avaient rien d'énorme, mais n'étaient que bagatelles légères comme l'air — si tant est que ce soit mal — sujets plutôt pour le fouet de plume de la raillerie que pour le fouet de la répréhension. De plus, la plupart d'entre eux prétendront qu'ils ne sont pas aussi mauvais que d'autres. Il est quelque point de leur caractère dans lequel ils ne vont pas aussi loin que certains de leurs compagnons, et cela est pour eux un grand point et un immense réconfort. Ils confesseront qu'ils sont pécheurs, sans le penser un instant ; et si vous venez aux particularités et aux détails, s'ils sont d'humeur honnête ils céderont pas à pas, reconnaissant faute après faute, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un point particulier, et là ils prennent position avec une indignation vertueuse. « Ici je suis juste au-delà de tout reproche, et même digne d'éloge. Mon péché est allé jusque-là, mais combien je dois être sain au fond pour ne l'avoir jamais laissé aller plus loin ! ». Cette ligne vantée est fréquemment si singulière et mystérieuse dans sa direction que nul, si ce n'est l'homme lui-même, n'y aperçoit raison ni cohérence ; et le satiriste qui décoche ses traits à la folie au vol y trouve abondance d'objets pour ses flèches. Cependant, pour cet homme, s'arrêter là est la clause salvatrice de sa vie ; il y regarde comme à l'ancre de salut de son caractère. La femme dont la réputation s'est depuis longtemps évanouie se vantera pourtant d'une certaine limite à sa licence, qui, à ses yeux, est un mérite — un mérite suffisant pour rendre toutes ses voies pures à ses propres yeux.

De plus, les plus mauvais des hommes s'imaginent posséder certaines excellences et vertus qui, si elles n'expient pas tout à fait leurs fautes, du moins diminuent grandement la mesure de blâme qui devrait leur être imputée. L'homme est prodigue, « Mais, monsieur, il a toujours eu le cœur large, et n'a jamais été l'ennemi de personne, si ce n'est de lui-même ». Cet homme, il est vrai, maudissait Dieu ; mais alors, eh bien, ce n'était qu'une habitude ; il a toujours été un brillant viveur, mais il ne voulait de mal à personne ; et puis, il n'a jamais été un menteur comme un tel ; en vérité, il eût dédaigné de mentir sur quoi que ce soit qui touchât aux affaires. Un autre a trompé ses créanciers ; mais c'était un si brave homme ; et quoique, pauvre malheureux, il n'ait jamais su tenir ses comptes ni manier l'argent, il avait pourtant toujours un bon mot pour chacun. L'homme immoral, s'il s'assied pour écrire son propre portrait, et convoque toute la partialité dont il est capable, dira : « Je suis, à certains égards, un triste sire, semant force folle avoine ; mais j'ai, sous tout cela, un beau fond de caractère qui ne manquera pas d'éclorre un jour, de sorte que ma fin sera brillante et glorieuse malgré tout ». Ce dernier point, que je n'ai fait qu'indiquer, est très souvent toute la justice de ceux qui n'en ont point d'autre, à savoir leur intention, un de ces jours, de beaucoup s'amender et s'améliorer. Pour compenser leur présente indigence de justice, ils tirent une lettre de change sur l'avenir. Leurs promesses et leurs résolutions sont une sorte de monnaie de papier avec laquelle ils s'imaginent pouvoir négocier pour l'éternité. « Ne le fait-on pas souvent dans les affaires ? » disent-ils ; « un homme qui n'a point de revenu

présent peut avoir un intérêt en réversion sur un domaine ; il obtient des avances sur cet espoir — pourquoi pas nous ? ». Ainsi le pécheur affirmé, apaisant une conscience que trop prompte à se rassurer par le tableau imaginaire de sa future repentance et de son amendement, commence à se croire déjà méritant et brave toutes les menaces que renferme la Parole de Dieu.

Il se peut que je m'adresse à certains pour qui ces paroles sont des plus applicables, et, si tel est le cas, je prie qu'elles mènent à une sérieuse réflexion. Mon auditeur, vous devez savoir, ou du moins quelques instants de réflexion sobre vous feraient savoir, qu'il n'y a point de vérité dans les plaidoyers, les excuses et les promesses par lesquels vous apaisez maintenant votre conscience ; votre paix repose sur un mensonge, et elle est soutenue par le père du mensonge. Pendant que vous continuez, avec témérité, à violer les lois de Dieu dans votre vie ordinaire et à prendre plaisir au péché, vous êtes très assurément sous la colère de Dieu, et vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère ; et lorsque la mesure de votre iniquité sera comble, alors vous recevrez la terrible récompense de la transgression. Le Juge de toute la terre n'aura point d'égard aux vains prétextes qui maintenant abrutissent votre conscience. Il n'est pas un homme qu'on puisse flatter comme vous vous flattez et vous vous abusez vous-même. Vous n'auriez pas l'impertinence de lui réciter vos excuses. Osez-vous maintenant vous mettre à genoux et parler au grand Dieu des cieux pour lui dire toutes ces belles choses par lesquelles vous aplanissez à présent votre route descendante ? J'espère que vous n'êtes pas parvenu à un tel degré d'effronterie ; mais si tel était le cas, permettez-moi de vous rappeler cette seconde sentence de mon texte : « L'Éternel pèse les esprits ». Une balance juste et fidèle sera bientôt appliquée à votre cas. Quand le Seigneur mettra des gens tels que vous dans le plateau, il n'y aura nul besoin d'attendre ; la sentence sortira aussitôt, et il n'y aura point d'appel : « Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger » (Da 5.27). Ah ! alors, mon auditeur, lorsque cette conscience qui est la vôtre s'éveillera, que vous tourmentera-t-elle ! Elle dort maintenant, enivrée par les opiateurs de votre ignorance et de votre perversité ; mais bientôt elle se lèvera comme un géant rafraîchi par un vin nouveau, et alors, avec une force et une furie jusqu'ici insoupçonnées, elle renversera sur votre tête le temple de votre paix, comme Samson abattit les Philistins. Une conscience réveillée dans l'autre monde est le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint jamais. Ô messieurs, c'est une chose redoutable que d'être livré à sa propre conscience lorsque cette conscience est enrôlée du côté du droit. Les anciens tyrans avaient leurs terribles bourreaux, aux sombres masques abaissés sur le front, portant la hache luisante et tranchante ; les anciens inquisiteurs avaient leurs familiers revêtus de robes de serge et de cuculles, dont les meurtrières laissaient étinceler des yeux féroces comme ceux des loups ; mais nul bourreau, non, nul démon de l'enfer, ne saurait jamais se montrer plus terrible pour un homme que sa conscience, lorsque son fouet est tressé de vérité et alourdi de probité. Avez-vous jamais épelé les lettres ardentes de ce mot : remords ? Dans les entrailles de ce seul mot gît l'enfer avec tous ses tourments. Ô messieurs, s'il suffit qu'un sermon ardent ou qu'une mort soudaine vous éveille un peu, que vous vous sentez misérables, et avec quel désespoir vous vous plongez dans de nouvelles gaietés et dévergondages pour noyer vos pensées ; mais que ferez-vous de pensées qu'aucune dissipation ne peut noyer, et de souvenirs qu'aucune liesse ne peut bannir ? Que sera-ce d'être hanté par vos péchés à jamais et à perpétuité ? Que sera-ce d'apprendre avec certitude que de la culpabilité et du châtement aucune

voie d'évasion ne pourra jamais être découverte ?

Ô vous qui vous bercez d'un vain songe, pensant que le chemin spacieux de la perdition est la voie ascendante vers la béatitude céleste, je vous en conjure, apprenez la sagesse et prêtez l'oreille à la voix de l'instruction ; considérez vos voies et cherchez le précieux sang, qui seul peut effacer vos péchés.

2. Les voies de l'homme impie

Je vais maintenant m'adresser à une seconde classe. Les voies de l'homme impie sont pures à ses propres yeux, mais l'Éternel pèse les esprits.

L'homme impie est souvent extrêmement droit et moral dans sa conduite extérieure envers ses semblables. Il n'a point de religion, mais il se glorifie d'une multitude d'autres vertus. Il est malheureusement vrai qu'il en est beaucoup qui ont en eux bien des qualités aimables, et qui néanmoins sont peu aimables et injustes envers l'unique Être qui devrait posséder le plus de leur amour, et qui aurait dû, avant tout, être respecté dans leur conduite. Combien de fois ai-je rencontré l'homme impie qui a dit : « Vous me parlez de craindre Dieu ! Je ne le connais point, et ne fais aucun cas de lui ; mais je suis bien meilleur que ceux qui le craignent ». Il dira parfois : « Votre religion, je la regarde comme une pure farce : je considère que les chrétiens se composent de deux sortes d'hommes, des fripons et des sots. Ou bien ils sont dupes des autres, ou bien, pour leurs desseins propres, ils trompent les autres. Leur discours sur Dieu, monsieur, tout cela n'est que phraséologie hypocrite ; chez quelques-uns d'entre eux, je vous l'accorde, ce n'est pas tout à fait cela ; mais alors ils ont trop peu d'esprit pour découvrir qu'ils sont trompés. Quoi qu'il en soit, prenant la chose dans son ensemble, ce n'est qu'une absurdité ; et si les gens se conduisent comme ils le doivent envers leurs voisins et font leur devoir dans leur état, cela suffit ». Oui, et il y a dans cette ville de Londres des milliers, des centaines de milliers, qui tiennent cela pour une bonne logique, et qui, en vérité, ouvrent de grands yeux d'étonnement si, ne fût-ce qu'un moment, l'on ose contredire leur affirmation que ce genre de vie est le meilleur et le plus recommandable ; et pourtant, s'ils voulaient seulement réfléchir, rien ne saurait être plus dénué de solidité que leur vie et l'excellence supposée de celle-ci. Voici un homme créé par son Dieu, et il est placé au milieu de ses semblables ; assurément, le premier devoir qu'il doit est envers son Créateur. Sa vie dépend entièrement de la volonté de ce Créateur — son premier devoir doit être d'avoir du respect pour Celui entre les mains duquel est son souffle ; mais cet homme refuse non seulement d'obéir à la loi de son Créateur et d'avoir égard à lui dans ses actions quotidiennes, mais il se tourne vers ses voisins qui ne sont que des créatures comme lui, et il dit : « J'aurai du respect pour vous, mais non pour Dieu. Toutes les lois de l'État qui me lient dans ma relation avec vous, je les obéirai ; mais toutes les lois qui décrivent ma relation avec Dieu, je ne les considérerai point, sinon pour les tourner en ridicule et en risée. Je serai obéissant à tous, excepté à Dieu ; je ferai ce qui est droit envers tous, excepté envers le Très-Haut. J'ai un sens du bien et du mal, mais j'en restreindrai l'action à l'égard de mes semblables ; et ce sens du bien et du mal, lorsqu'il touche à ma relation avec Dieu, je l'abolirai entièrement ». Or, s'il n'y avait point de Dieu, cet homme serait assez sage ; mais puisqu'il y a un Dieu qui nous

a créés, et qui ne manquera pas de venir sur les nuées du ciel pour appeler chacun de nous à rendre compte des choses faites dans le corps, que pensez-vous qu'il sera du jugement infligé à ce serviteur infidèle ? Osera-t-il dire à son Roi : « Je savais que tu étais mon Créateur et mon Seigneur ; mais j'ai estimé que, si je servais mes condisciples, cela suffirait. Je savais ce qui était droit envers eux, mais je me suis soucié de ne rien faire de droit envers toi ». La réponse ne sera-t-elle pas : « Méchant et infidèle serviteur, tu savais ce qui est bien et ce qui est mal ; et pourtant, à mon égard, moi qui ai le premier droit sur toi, tu as agi injustement ; et tandis que tu courbais la nuque devant d'autres, tu n'as pas voulu te soumettre à moi. Retire-toi de moi, je ne te connais point. Tu ne m'as point connu, et je ne te connais point. Je te pèse dans la balance, et je te trouve entièrement réprouvé. Tu es rejeté à jamais ». Ô homme impie, que cet avertissement, si tu es ici ce matin, retentisse dans ton cœur aussi bien que dans tes oreilles : ne te dresse plus en défi contre ton Créateur et ne vis plus dans la négligence de lui ; mais dis : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père » (Lu 15.18) ; « je confesserai que je l'ai oublié et méprisé, et je chercherai la paix par le sang de Jésus-Christ ».

3. Les personnes extérieurement religieuses

De plus, je m'adresserai à une autre catégorie de personnes. À toutes les époques de l'Église, et spécialement en ce moment, il se trouve un grand nombre de personnes extérieurement religieuses, mais dont la religion s'arrête là. Or il nous paraît à certains d'entre nous prodigieusement étrange qu'un homme agisse vicieusement, qu'il vive dans le mal, et qu'il pense toutefois que ses voies sont pures parce qu'il reçoit un sacrement ou fréquente un certain lieu de culte. Je dois avouer qu'à mon esprit cela paraît un phénomène fort étrange, qu'il existe en ce monde des hommes d'intelligence qui savent que leur conduite est tout à fait blâmable et qui cependant se sentent parfaitement à l'aise parce qu'un rituel choisi a été soigneusement observé ; comme si s'incliner et s'aplatir, chanter ou gémir pouvait se substituer à la sainteté du cœur. Regardez le Pharisien, et dites-moi s'il n'est pas un prodige moral ! Il dévore les maisons des veuves, il est prêt à faire sa proie de tout ce qui se présente ; c'est un hypocrite détestable, mais l'homme est parfaitement à l'aise parce qu'il a élargi les franges de ses vêtements, parce qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il filtre les moucherons du vin qu'il boit ; il est pleinement content de lui-même, et toutes ses voies lui semblent droites, si droites, en vérité, que d'autres hommes meilleurs que lui, il les dépasse avec mépris, craignant qu'ils ne s'interposent entre le vent et sa noblesse. Il rend grâce à Dieu de n'être pas comme le reste des hommes, quand, pour autant que vous et moi puissions en juger, il est dix mille brasses plus bas dans la sombre damnation par son caractère horriblement hypocrite. Pourtant, frères, quelque forme que prenne cette chose, elle est fort commune. Toutes les voies d'un homme lui paraissent pures, dès qu'il a bu l'idée que la religion cérémonielle, ou le bavardage religieux, ou la profession religieuse, peut compenser le péché moral. Ah, frères, ce mal peut même se glisser parmi nous. Ne soyons pas si prompts à condamner le Pharisien, lorsque peut-être le même péché souille nos propres âmes. J'ai connu l'homme que l'on tenait pour un calviniste sûr et qui croyait à une doctrine très élevée, mener une vie fort profane. Il méprisait les « arminiens », comme il se plaisait à les nommer, quoique certains de ces méprisés vécussent bien près de Dieu et marchassent en sainteté et intégrité. L'arminien, pour sûr, homme pieux

qu'il fût, serait perdu ; mais cet homme orthodoxe et pharisien, qui pouvait en même temps s'adonner à la boisson et tromper, s'imaginait qu'il serait sauvé parce qu'il avait su discerner la vérité de certaines doctrines, que le diable lui-même voit aussi bien que lui. J'en ai connu un autre qui se figurait posséder une expérience profonde et mémorable, et qui discourait à la toise sur la dépravation de son cœur. Certains pensaient qu'il devait certes en parler très véritablement, car il en faisait la preuve dans sa vie ; et pourtant, parce qu'il pouvait répéter des phrases toutes faites et avait ramassé dans des livres certaines expressions fleuries de l'expérience, il pensait en lui-même qu'il n'était pas seulement l'égal des autres, mais un modèle même à imiter. À droite et à gauche, de tels hommes lancent malédictions et anathèmes contre les meilleurs et les plus zélés des saints. Ce sont les hommes — la sagesse mourra avec eux. La sainteté étant déjà morte chez eux, il n'est pas étonnant que la sagesse meure aussi. Ah ! prends garde, de peur que toi et moi ne buvions le même esprit sous une autre forme. Ah ! prédicateur, ta prédication peut être bien en ordre, assez saine et assez droite, et elle peut même édifier le peuple de Dieu et réveiller les inconvertis. Mais souviens-toi : Dieu ne te jugera pas selon tes sermons, mais selon ton esprit ; car il ne pèse pas tes paroles, mais ton motif, ton désir, ton but en prêchant l'Évangile. Diacre de l'Église, il se peut que tu aies marché avec honneur pendant bien des années et que tu sois universellement respecté, et que ta charge ait été bien tenue dans tous ses devoirs extérieurs ; mais si ton cœur n'est pas droit, si quelque péché secret est chéri, s'il y a une gangrène sur ta profession que nul ne connaît sinon toi-même, le Seigneur qui pèse l'esprit ne fera aucun cas de ton diaconat ni de ton service à porter les coupes et le pain à la cène ; mais tu seras trouvé pesé et rejeté. Toi aussi, frère ancien, tes labeurs et tes prières ne sont rien si le cœur est mauvais. Tu auras visité d'autres et les auras instruits, et tu auras été juge de leur état ; néanmoins, si tu n'as pas servi Dieu et son Église d'un désir pur de sa gloire, toi aussi, mis dans la balance, tu seras rejeté avec horreur. Je prie souvent — je voudrais toutefois le faire davantage — afin qu'aucun de nous ici ne soit amené, par la prédication, à se persuader que nous sommes en règle alors que nous sommes en tort. Ce n'est pas votre venue au Tabernacle, ce n'est pas votre inscription à l'Église, votre baptême, votre fréquentation des réunions de prière, ni votre accomplissement de quoi que ce soit qui ait la moindre valeur en cette affaire — c'est de livrer véritablement vos cœurs à Dieu, et de vivre en conformité avec votre profession ; et à moins que la grâce de Dieu ne vous soit réellement donnée pour vous aider à cela, vos voies pourront bien vous paraître pures à cause de votre profession extérieure ; mais le Seigneur qui pèse les esprits fera bientôt table rase de ces bulles, il brisera cette confiserie, brisera en pièces ces simagrées, et laissera l'homme qui pensait avoir un palais au-dessus de sa tête pour toute l'éternité s'asseoir et grelotter parmi les ruines de sa Babylone, et crier, pleurer et gémir au milieu des dragons et des démons.

4. Les voies du professant avare

Mais, pour avancer, il est un autre caractère qu'il faut reprendre. « Toutes les voies de l'homme sont pures à ses yeux », ainsi en est-il des voies du professant avare.

Il est merveilleux, pour certains d'entre nous, qu'un homme dont l'objet dans la vie n'est que d'amasser de l'argent, et qui retient ce qu'il possède loin de la cause de Dieu,

puisse prendre la profession d'homme chrétien, car d'entre tous les vices aucun n'est plus contraire à la vraie religion que la cupidité. Où trouverez-vous un seul exemple dans l'Écriture d'un saint tombé dans la cupidité ? Dans tous les autres péchés ils sont tombés, mais dans celui-ci, je ne me souviens pas qu'un seul enfant de Dieu mentionné dans l'Écriture y ait jamais sombré. La grâce peut exister là où se trouvent beaucoup de péchés occasionnels, mais jamais là où règne une cupidité permanente. Pensez aux paroles de Paul : « Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les cupides, ni les ivrognes, ni les outrageux, ni les ravisseurs n'hériteront le royaume de Dieu » (1 Co 6.9,10). Luther avait coutume de dire : « J'ai été tenté par tous les péchés, sauf celui de la cupidité ». Celle-ci, il la détestait tellement qu'il redistribuait les dons qui lui étaient faits, de peur d'avoir sa part en ce monde. Adams, dans son livre sur Pierre, remarque avec justesse : « Noé fut une fois ivre de vin, mais jamais du monde ; Lot, deux fois incestueux, jamais cupide ; Pierre renia son Maître trois fois, mais ce ne fut pas l'amour, mais la crainte du monde qui l'y conduisit. Une fois David fut vaincu par la chair, jamais par la cupidité. Pourquoi ceux-ci ne se sont-ils pas purifiés de l'adultère, de la colère, et autres infirmités semblables ? Parce que dans ces péchés les infirmités d'un saint peuvent tomber ; mais une fois dans la cupidité, il ne reste plus rien d'un saint — pas même son nom. La cupidité porte au front la marque entière de la haine de Dieu. » « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui » (1 Jn 2.15) ; et quand un professant montre l'amour du monde dans sa forme la plus grossière, lorsqu'il se livre à être l'esclave de « Mammon, le moins redressé de tous les démons », il porte témoignage, à tous ceux qui jugent selon l'Écriture avec droiture, que l'amour de Dieu n'est pas en lui et ne peut être en lui ; ces deux choses sont incompatibles. Et pourtant, chose étrange à dire, nous en connaissons plus d'un dont la voie lui paraît très pure. Ils pressurent ici et là, tantôt leurs serviteurs, tantôt leurs clients : la veuve et l'orphelin ne seraient pas en sûreté auprès d'eux, s'ils pouvaient en ronger les os. Ce qu'ils raclent ensemble, ils le tiennent d'une poigne de fer. Que des âmes soient damnées, il n'en sera pas envoyé de missionnaire à leurs frais. Que ce Londres se gangrène de péché, qu'il soit couvert des ulcères de la plus effroyable dépravation, jamais ils ne sont émus à donner la moindre assistance pour la guérison des plaies de la cité. Et cependant, tandis que leur damnation les attend à coup sûr, et que leur condamnation les fixe en face aussi clairement que le soleil dans les cieux, leurs voies néanmoins leur semblent pures. Étrange que cela soit ainsi, mais l'Éternel pèse les esprits ; et quelle pesée ce sera quand des hommes qui échappent à la censure de l'Église, parce que leur péché est de ceux que l'Église ne pouvait traiter, seront trouvés coupables de celui-ci, et que Dieu les rejettera ! Vaines seront leurs prétentions d'avoir mangé et bu dans la maison de Dieu, car la réponse viendra : « Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu. J'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité » (Mt 25.42,43). « Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas ! » (Mt 25.12). Ô que cette vérité — car vérité elle est — perce comme une épée à deux tranchants jusqu'au cœur de quiconque parmi vous commence à céder à ce vice qui damne. Criez à Dieu afin que, comme il vous donne des biens, vous les employiez pour sa gloire. Demandez-lui de ne jamais périr avec une meule au cou ; car quand bien même ce poids meurtrier serait d'or, ce ne serait pas une meilleure manière de périr pour autant.

5. Les voies du professeur de religion mondain

Un autre personnage doit aussi avoir un mot : nous allons maintenant noter les voies du professeur de religion mondain.

Il est étonnant de voir comment certains, faisant profession de religion, s'arrangent avec leur conscience pour vivre comme ils vivent. Vous ne pourriez, avec un microscope, déceler la moindre différence entre eux et les mondains ordinaires, et pourtant ils s'imaginent qu'il existe une immense différence, et ils se tiendraient pour insultés si vous ne le reconnaissiez pas. Les voici qui montent aujourd'hui à la maison de Dieu, mais à quels amusements se sont-ils livrés pendant la semaine ? Comment sont-ils vêtus ? Comment leurs enfants sont-ils éduqués ? Y a-t-il la prière de famille ? Y a-t-il quoi que ce soit de chrétien dans leur maison ? Regardez-les dans les affaires. Ne font-ils pas commerce exactement comme ceux qui ne font aucune profession de religion ? Demandez à leurs ouvriers, allez vous-mêmes les observer — voyez s'ils ne savent pas dire des mensonges blancs aussi bien que les autres, s'ils ne sont pas, pour tout dire, aussi semblables que deux pois l'un à l'autre, à ces autres gens non régénérés et non convertis ! et pourtant leurs voies leur paraissent fort pures, très pures en effet, et leur conscience ne les inquiète en aucune manière que ce soit. Je n'ai pour de tels que ce mot à dire, en toute affection, désirant ardemment qu'ils soient arrachés de ce feu : « L'Éternel pèse les esprits ». Toute notre vie lui est connue. Il ne nous jugera pas sans registre. Quand il en viendra au compte, il ne sera pas comme un juge qui doit s'instruire des faits ; il viendra à la dernière assise, ayant vu de ces yeux de feu les pensées secrètes, les sentiments intimes de notre vie. Que Dieu nous soit miséricordieux, à nous pécheurs, pouvons-nous tous dire ; mais que Dieu nous préserve surtout d'être semblables aux impies.

6. À tous les professants

Encore un mot, et celui-ci s'adresse, peu ou prou, à tous les professants ici : c'est une parole solennelle touchant les voies des rétrogrades à l'aise dans leur sécurité charnelle.

Ne savez-vous pas, frères et sœurs, que bien souvent nos voies nous paraissent très pures alors qu'elles ne le sont point. J'ai appris par une expérience des plus douloureuses à mon propre cœur que je ne suis nullement qualifié pour juger de ma propre santé spirituelle : je me suis cru graduellement avancer dans les voies de Dieu quand je reculais, et j'ai eu l'outrecuidance de penser que j'avais désormais surmonté un certain péché qui me talonnait, lorsque, à ma grande surprise, je l'ai vu revenir avec plus de force qu'auparavant. Frère professant, tu peux en cet instant marcher, selon ta pensée, très droitement, et aller fort bien et à ton aise ; mais permets-moi de te poser quelques questions : n'es-tu pas moins dans la prière privée que naguère ? Ne t'empresses-tu pas maintenant de l'expédier, ne l'ometts-tu pas parfois entièrement ? Ne t'arrive-t-il pas souvent de sortir de ta chambre sans avoir réellement parlé à Dieu, n'ayant fait que passer par la forme pour apaiser ta conscience ? Ta voie peut te sembler pure, mais n'est-elle pas souillée quand le trône de la grâce se trouve négligé ? Qu'en est-il de ta Bible, la lis-tu comme autrefois, et les promesses te sont-elles aussi suaves ? S'élèvent-

elles jamais de la page pour te parler ? Oh, mais si ta Bible est négligée, mon frère, tu peux être tout aussi assidu à fréquenter la maison de Dieu qu'autrefois, n'est-ce pas pourtant là un triste état de déchéance ? Permits que je m'approche plus près encore. Y a-t-il, dans ta profession, la vitalité qui s'y trouvait jadis ? Il y en a quelques-uns dans cette maison ce matin qui, s'ils pouvaient parler, te diraient que lorsque, à leur grande douleur, ils sont tombés dans le péché, ce fut parce que, peu à peu, leur piété commença de perdre sa force et la puissance de la vie. Ils ont été rétablis, mais leurs os leur font encore mal là où ils furent brisés, et je suis assuré qu'ils diraient à leurs frères : « Prenez garde de laisser, pour ainsi dire, un esprit de grâce s'évaporer par degrés lents. Veillez soigneusement sur lui, de peur qu'en reposant sur vos lies et n'étant pas transvasés de vaisseau en vaisseau, vous ne veniez bientôt à tomber dans une sécurité charnelle, puis après dans le péché effectif ». Je demande à quelques-uns de mes frères ici, et je pose la question parce que je l'ai posée à mon propre cœur et y ai répondu avec beaucoup de larmes : se peut-il que certains d'entre nous s'endurcissent de cœur à l'égard du salut de nos semblables ? N'aimons-nous pas moins maintenant que jadis ceux qui nous crient : « Passez vers nous et secourez-nous » ? Ne nous flattons-nous pas de devenir des saints expérimentés ? Nous ne sommes plus les pauvres pécheurs que nous étions. Nous ne venons plus, le cœur brisé, au trône de la grâce comme nous le faisons. Nous commençons à juger nos compagnons chrétiens, et nous pensons beaucoup moins d'eux que nous ne le faisons il y a des années, lorsque nous allions presque jusqu'à aimer la poussière que foulait les saints du Seigneur, nous estimant moins que rien à leurs yeux. Or, si cela était le cas chez d'autres, qu'ils devenaient orgueilleux, ou froids, ou durs de cœur, nous dirions d'eux : « Ils sont en grand danger » ; mais qu'en est-il de nous-mêmes si tel est notre état ? Pour ma part, je redoute de venir à cette chaire simplement pour vous prêcher parce que l'heure est venue et qu'il faut passer une heure ou une heure et demie de culte. Je redoute de devenir une simple machine à prêcher, sans que mon cœur et mon âme soient exercés dans ce devoir solennel ; et je redoute pour vous, mes chers amis qui m'entendez continuellement, que tout cela ne devienne qu'un mécanisme d'horlogerie — que vous soyez à vos places à des heures fixées de la semaine, que vous y restiez assis, et écoutiez patiemment le vacarme que fait mon bruit à vos oreilles. Il nous faut une piété vivante, et sa vitalité doit être entretenue, et la force et l'énergie de notre religion doivent aller croissant de jour en jour ; autrement, bien que nos voies nous paraissent très pures, le Seigneur pèsera bientôt nos esprits, à notre confusion éternelle. Savez-vous que, pour son peuple, la pesée divine dans le châtement paternel est une œuvre rude ? Car il peut mettre l'âme dans la balance, à notre pleine conscience, et lorsque nous pensons qu'elle pèse des livres, il peut nous révéler qu'elle n'atteint pas même aux drachmes ! « Là, dit-il, vois ce que tu es ! ». Et il commence d'ôter le voile de l'amour-propre, et nous voyons l'abomination et la fausseté de notre nature, et nous sommes entièrement consternés. Ou peut-être le Seigneur fait-il pire encore. Il permet qu'une tentation survienne quand nous ne l'attendons pas, et alors le mal bouillonne en nous, et nous qui nous croyions voisins des chérubins nous trouvons de proche parenté avec les démons ; nous nous étonnons même qu'une telle bête fauve eût sommeillé dans l'ancre de nos cœurs, tandis que nous aurions dû savoir qu'elle y a toujours été, et marcher humblement avec Dieu, et veiller, et nous tenir en garde. Soyez-en assurés, bien-aimés : les grandes chutes et les terribles désastres n'adviennent jamais à un chrétien tout d'un coup ; ils sont une œuvre de lents degrés ; et soyez assurés aussi que vous pouvez glisser sur les eaux lisses d'une rivière sans songer au Niagara qui

se trouve en aval, et cependant y courir à toute vitesse. Un effroyable fracas peut encore survenir pour le plus éminent des professants parmi nous, qui fera retentir le monde de blasphèmes contre Dieu, et l'Église de lamentations amères, parce que les puissants sont tombés. Dieu gardera les siens ; mais qu'advierait-il si je me découvrais ne point être des siens ! Il gardera les pieds de ses saints ; mais qu'en serait-il si je cessais de veiller et que mes pieds ne fussent pas gardés, et que je me trouvasse n'être aucun de ses saints, mais un simple intrus dans sa famille, prétendant à ce que je n'ai jamais possédé ! Ô Dieu, par Jésus-Christ, délivre chacun de nous de cela !

7. Les voies de l'homme trompé

Si le temps ne m'eût point fait défaut, je me proposais de traiter du septième et dernier caractère, à savoir, les voies de l'homme trompé.

Il y a, sans contredit, beaucoup de gens dans le monde qui ne découvriront jamais que leurs voies, qu'ils se figuraient si pures, sont toutes souillées, jusqu'à ce qu'ils entrent dans un autre monde. Il est des hommes qui sont chrétiens en tout, si ce n'est en ceci : ils n'ont pas la véritable foi en Jésus. Il en est d'autres qui, en apparence, sont sauvés, mais qui n'ont jamais été réellement nés de nouveau. Il y en a beaucoup qui ont tout, sauf l'unique chose nécessaire, et qui pensent la posséder, et persuadent leurs semblables qu'ils la possèdent. Jusqu'à quel point un homme peut être près d'être chrétien et pourtant manquer le salut, il serait difficile de le dire ; mais certes il peut s'en approcher de si près que nul homme, ni même les anges de Dieu, ne sauraient dire la différence entre lui et une âme sauvée ; Dieu seul discernera la différence lorsqu'il viendra peser les esprits.

Écoutons la conclusion de tout le discours. La voici : venons, mes frères, tous ensemble, au lieu de la confession du péché, et reconnaissons que nous avons transgressé la loi de Dieu et que nous méritons son juste déplaisir. Allons-y par le secours de son Saint-Esprit, qui est l'Esprit de supplication, et confessons la dépravation de notre nature et l'égarément de nos cœurs. Prions afin qu'au lieu de tenir nos voies pour pures, nous apprenions à les savoir souillées, à en porter le deuil, et à les voir comme Dieu les voit : des voies tortueuses et mauvaises en elles-mêmes, non matière de gloire, mais à rappeler avec honte et confusion de face. Bienheureux celui qui est délivré de toute complaisance en soi-même. Heureux l'homme qui ne voit pas la moindre parcelle de santé dans sa propre chair, mais qui sent que la lèpre du péché l'a couvert au-dehors et au-dedans, de la tête aux pieds. Et, frères, si nous en venons à une si profonde humiliation d'esprit, le mot suivant est celui-ci : allons ensemble au grand salut que Dieu a préparé en la personne de Jésus-Christ. Venez, joignant main dans la main, saint et pécheur, maintenant tous pécheurs consciemment ; tenons-nous là et voyons où le péché a percé le corps du bienheureux Substitut par ces plaies saignantes. Lisons les traits de douleur écrits sur ce visage béni ; plongeons nos regards dans la profondeur de son âme, remplie d'un océan d'angoisse, fouetté en une tempête de souffrances ; croyons qu'il a souffert à notre place, et ainsi roulons sur lui notre péché et notre état de péché. Jésus, accepte un pécheur, un pauvre pécheur encore ; quoique depuis vingt ans j'aie connu ton nom, je viens néanmoins à toi encore comme pécheur, le premier des pécheurs ! Ah, frères

et sœurs, jamais — j'en suis sûr — nous ne sommes plus en sûreté, jamais plus sains, jamais en meilleur état, que lorsque nous sommes prosternés contre terre au pied de la croix. Quand vous vous sentez absolument indignes, vous avez atteint la vérité. Quand vous pensez faire quelque chose, et être riches et florissants, vous êtes pauvres, nus et misérables ; mais quand vous vous savez faibles et pécheurs, alors vous êtes riches. Quand vous êtes faibles, vous êtes forts ; mais, ô Dieu, préserve-nous de laisser nos voies nous paraître pures à nos propres yeux ; fais que nous pesions nos esprits avec l'aide de ton Esprit, et que nous nous condamnions nous-mêmes, afin de n'être pas condamnés du Seigneur.

Que le Seigneur vous bénisse richement et gracieusement pour l'amour de son nom.
Amen.